

Névroses et névrosés
fin-de-siècle
(1880-1900)

DU MÊME AUTEUR

Les Traumatismes psychiques de guerre (Paris, Odile Jacob, 1999).

Le Traumatisme psychique. Prise en charge psychologique des victimes (Paris, Masson, 2007).

Gérer les grandes crises, sanitaires, écologiques, politiques et économiques (Paris, Odile Jacob, 2007, coauteurs Sophie Huberson et Benoît Vraie).

16 leçons sur le trauma (Paris, Odile Jacob, 2012).

Les Paniques collectives (Paris, Odile Jacob, 2013).

Les Blessés psychiques de la Grande Guerre (Paris, Odile Jacob, 2014).

Guérir par le rêve. L'Onirothérapie depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours (Paris, L'Harmattan, 2017).

LOUIS CROCQ

Névroses et névrosés
fin-de-siècle

(1880-1900)



AUZAS ÉDITEURS

IMAGO

ISBN : 978-2-84952-994-2
© Éditions Imago, 2020
7 rue Suger, 75006 Paris
Tél : 01-46-33-15-33
info@editions-imago.fr
www.editions-imago.fr

Introduction

Dans les décennies 1880 et 1890, les mots « fin-de-siècle » et « névrose » sont apparus dans le vocabulaire courant des Français, tant à Paris qu'en province, et tant dans les milieux littéraires et la bourgeoisie qu'au sein du peuple.

1. « FIN-DE SIÈCLE »

Le vocable « fin-de-siècle », avec ou sans les traits d'union reliant les trois mots, a surtout été appliqué aux dernières années du XIX^e siècle, plutôt qu'à celles des XVIII^e et XX^e siècles. En fait, c'est à partir de 1880 que les écrivains, les journalistes, et aussi la haute bourgeoisie utilisent ce qualificatif pour rendre compte d'un changement dans les mœurs des élites et des mondains de Paris et des grandes capitales européennes ; car on parle d'une Vienne « fin-de-siècle » comme d'un Paris « fin-de-siècle ». Par exemple, ce qualificatif désigne les jeunes filles qui s'émancipent des contraintes parentales, et des artistes — peintres et musiciens — qui s'affranchissent des normes traditionnelles de la création. Plus généralement, « fin-de-siècle » exprime la décadence des mœurs, et ce qualificatif s'applique non seulement aux intérieurs bourgeois mais aussi aux lieux publics. Qui plus est, beaucoup de Français adhèrent à ce changement et se disent eux-mêmes « fin-de-siècle ». L'expression « fin-de-siècle » circule partout, appliquée à de multiples situations et à de multiples comportements. Il s'agit à la fois de déplorer le relâchement des mœurs et de faire ressortir le côté précieux et raffiné de cette décadence.

Maurice Donnay, dans ses souvenirs de l'année 1893¹, rapporte que le poète Édouard Dujardin, de l'école symboliste, avait fondé un journal intitulé *Fin de siècle*. Donnay ajoute : « Cette expression *fin de siècle* volait de bouche en bouche ; et des gens dont la naïveté ferait aujourd'hui sourire se croyaient d'une perversité inouïe. » Chacun sent confusément que c'est toute une époque, avec sa manière de vivre et ses idéaux, qui s'efface, que chaque année de ces deux ultimes décennies qui s'écoule sonne le glas du siècle et repousse dans l'histoire figée les grands événements qui l'ont agité. Beaucoup de grands hommes et d'écrivains célèbres disparaissent, (« comme s'ils s'étaient donné le mot pour mourir », dira Pierre Moreau²). Mais en même temps, une nouvelle manière de vivre est offerte par le progrès et l'aube du xx^e siècle luit déjà à l'horizon, annonciatrice d'un bonheur universel.

L'Allemand Max Nordau sous-titre « Fin de siècle » le premier des deux volumes de son traité *Dégénérescence*³ et en fait la caractéristique de la population française, qu'il qualifie aussi de « fin de race ». Joris Karl Huysmans stigmatise « le spectacle ignoble de cette fin de siècle ». Émile Zola écrit, dans son roman *La Joie de vivre* (1883), que le pessimisme est la maladie de la fin du siècle. Abel Hermant (*Souvenirs de la vie frivole*⁴) note : « Le peuple qui s'intitulerait volontiers le plus spirituel de la terre semble éprouver par intervalles une étrange lassitude de l'esprit. Il y avait une véritable crise de l'esprit, environ cette fin de siècle. » Paul Bourget, dans sa préface au *Disciple* en 1889, met la jeunesse en garde contre le modèle du cynique jouisseur et arriviste qui se qualifie lui-même de « fin de siècle ». Louis Sérizier, dans un article paru dans *Le Voltaire* du 4 mai 1886, donne sa définition de l'« individu fin-de-siècle » : « Il y a deux ans, c'était un *décadent* ; il fut *déliquescent* à la saison dernière ; le voici *fin-de-siècle* aujourd'hui... Être fin-de-siècle, c'est n'être plus responsable, c'est subir d'une façon presque fatale l'influence du temps et du milieu ; c'est prendre tout simplement une petite part de la lassitude et de la corruption générales ; c'est pourrir avec son siècle et déchoir avec lui... » *Fin de siècle* est aussi le titre d'une pièce de Francis de Jouvenot, qui a pour thème la dépravation, et d'un roman de Louis Dumur, qui retrace la déchéance d'un jeune homme poussé au suicide par l'ennui. Mainguy, directeur du journal

La Vie parisienne, organise un « bal de fin de siècle » dans le style du « bal des quat'z'arts », où des modèles engagés pour jouer des nymphes vont écoper de peines de prison pour avoir dansé dévêtues. L'humoriste Alphonse Allais attribue la paternité d'une de ses histoires cyniques à « un petit garçon fin-de-siècle ». *Fin de siècle* est le titre d'un recueil de quatre nouvelles de Paul Morand, dont une est consacrée à l'incendie du Bazar de la Charité, survenu en mai 1897⁵. Le *Petit Journal* du 18 février 1892 qualifie de « voleurs fin de siècle » des malfaiteurs astucieux qui se sont présentés à l'hôtel du marquis de Panisse déguisés en juge d'instruction, en commissaire de police et en agents et, prétextant une perquisition, ont fait main basse sur les tableaux et les bijoux. Abel Hermant, dans ses *Souvenirs de la vie mondaine*⁶, traite le journaliste et homme d'affaires véreux Saint-Cère d'« aventurier fin-de-siècle ». Le journal *L'Avenir républicain* est condamné en diffamation pour avoir qualifié la préfecture de l'Aude de « fin-de-siècle ». *Fin de siècle* est choisi comme titre pour un hebdomadaire d'économie pourchassant les scandales financiers de l'époque et, lors du scandale de Panama, la chanson *La Gigolette de Panama* est présentée comme « chansonnette fin de siècle ». Enfin, l'autorité religieuse elle-même avalise l'expression pour dénoncer la dégradation de la morale, dans une mercuriale de l'abbé Jeannin, en 1891, intitulée *Église et fin de siècle*.

Toutefois, la connotation opposée s'affirme, elle aussi. Un monologue humoristique de Paul Desachy, déclamé par l'acteur Galipaux au théâtre du Palais-Royal, est intitulé *Fin de siècle*. Jean Lorrain, dans sa chronique de *L'Écho de Paris* du 22 décembre 1890, utilise l'expression pour faire ressortir le caractère piquant de la chanteuse de café-concert Yvette Guilbert. Zola, dans *L'Œuvre*, décrit son héros, le peintre Claude, comme inspiré par l'audace et la force, et ambitionnant que sa toile soit « la vérité de cette fin de siècle ». Anatole Baju, fondateur du mouvement décadent, en fait l'apologie en prônant la recherche d'un style rare et tourmenté « parce que la banalité est l'épouvantail de cette fin de siècle » (*Le Décadent*, 16 octobre 1886). Enfin, une revue littéraire décadente prend elle-même le titre de *Fin de siècle*, et Alfred Jarry, dans *La Revue blanche*, dira qu'on a retrouvé cette revue à l'autopsie dans la boîte crânienne d'un sergent de ville, à qui elle tenait lieu de cervelle !

2. LA « NÉVROSE », LES « NÉVROSÉS »

Le mot « névrose » est aussi sur toutes les lèvres, tant pour désigner des états d'âme ou des comportements morbides identifiés en soi ou chez les autres que pour donner un nom à l'atmosphère générale de l'époque, aux tendances de la littérature et de l'art et aux mœurs de la société dans ces dernières années du siècle. Les poèmes de Maurice Rollinat, intitulés *Les Névroses*, déclamés d'abord lors d'une soirée mémorable chez Sarah Bernhardt, le 7 novembre 1882, sont salués dès leur publication comme un véritable événement littéraire (« La Conscience voit dans nous / Comme le chat dans les ténèbres... »).

Le *Journal* des Goncourt s'était donné pour tâche, dès 1867, de dessiller les yeux des contemporains en dévoilant les névroses déguisées des auteurs à succès (« il est plus agréable de se figurer le génie sous la forme d'une langue de feu que de le voir névrose »). Zola, qui considère d'ailleurs l'œuvre des Goncourt « comme une sorte de vaste névrose », prend la névrose comme thème dans *La Confession de Claude* et dans *La Joie de vivre* et, reprenant un article du *Figaro* du 23 mars 1881, développe dans *Au bonheur des dames* la « névrose des grands bazars » qui frappe les clientes des grands magasins, attirées comme des phalènes par la magnificence des étalages. Commentant Zola, Jules Lemaître parle de « la névrose Macquart » et, au sujet des poètes symbolistes et de leur désir de se singulariser, il évoque « la mystérieuse névrose — soit qu'ils l'aient, qu'ils croient l'avoir ou qu'ils se la donnent — qui suffirait presque à expliquer leur cas » (*Les Contemporains IV*, 1893)⁷. Ernest Raynaud, dans son ouvrage *La Mêlée symboliste*⁸, qui récapitule l'histoire de ce mouvement (1903), écrit, au sujet de l'ouvrage *Poil de carotte*, de Jules Renard : « Je n'exagère rien. Un mal nouveau a fait son apparition : la Névrose. Jamais les mères ne furent plus irritables, plus agacées, plus enclines à torturer leur entourage... Jamais les pères n'ont à ce point désarmé devant les exigences de leur épouse, tant ils sont en proie au surmenage et à la neurasthénie. » Le héros des *Esseintes* du roman *À rebours* (1884), de Huysmans, est atteint d'une « névrose originelle » (neurasthénique) aggravée « par les excès et les tensions

exagérées de son cerveau » ; et le traitement par jet d'eau froide et frictions, s'il procure « un soulagement de quelques heures, n'enraye nullement la marche de la névrose ». Paul Bourget, dans ses *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine* (1885), souligne le rôle de la névrose dans la création littéraire contemporaine et, au sujet de Daudet, de Goncourt et de Zola, il écrit : « C'est vraiment la maladie du siècle. On employait ce terme il y a cinquante ans. On a parlé ensuite de grande névrose. On parle aujourd'hui de pessimisme et de nihilisme⁹. »

Toujours est-il que, pour des gens des classes supérieures et oisives, se déclarer « névrosé » n'est pas péjoratif. Au contraire, c'est se singulariser en affirmant son extrême sensibilité (au climat, aux saisons, aux événements, à l'ambiance...), sa délicatesse de constitution et sa propension à rechercher les sensations et les plaisirs raffinés.

Dans *Les Délivrescences d'Adoré Floupette*, charge pastiche de la poésie décadente et symboliste¹⁰, le héros prône l'avènement d'une « suave névrose de langue », véritable « attaque de nerfs sur du papier, pour répondre au « détraquement exquis de l'âme contemporaine ».

Jean Lorrain, dans sa chronique *Une femme par jour* (au *Courrier français*, puis au *Journal*), emploie très souvent les termes « névrose » et « névrosée » pour caractériser les Parisiennes. Ainsi, il décrit, à côté de « l'angoissée », de « l'évanouisseuse » et des « clientes du docteur », la « névrosita », névropathe mondaine qui accable son entourage par son effervescence, sollicite que l'on fasse son portrait à travers un verre coloré (« à travers un flacon de bromure », aurait rétorqué Degas) et se fait soigner tour à tour par Luys, Charcot et Maurice de Fleury¹¹.

Frédéric Auguste Cazals chante aux *Soirées de La plume*, le 10 mai 1890, une chanson en l'honneur de Rachilde qui débute par « *J'suis névropathe...* » ; et une chanson du répertoire d'Yvette Guilbert est intitulée *Névrosita* : « Névrosita, hystérica, Gounodina, Wagnerica. Ce sont les nerfs qui me taquent, Madame, je n'sors pas de là. »

Dans la « salle des gardes du deuxième *Chat noir*, rue de Laval, un des quatre panneaux décorés par Willette est intitulé *Névrose* et représente des vierges folles, montées sur des coursiers fougueux, en

train de pourchasser l'amour. La critique artistique fait l'éloge de Degas comme d'un peintre « névrosé ».

Les névropathes, hommes et femmes, pullulent dans les classes riches et les milieux mondains. Le journaliste Uzanne conseille d'ailleurs, dans *Le Miroir du monde* en 1888, la carrière médicale aux nouveaux Rastignac (« carrière florissante en raison de la névrose et du détraquement général qui règnent dans les hautes classes sociales »). Mais on la constate aussi dans les classes humbles, et Octave Mirbeau fait dire au docteur Triceps, personnage outrancier du roman *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, que la pauvreté est une névrose¹².

Conjointement à cet engouement, le monde médical porte, dans ces décennies 1880 et 1890, un intérêt accru aux névroses. Le docteur Cullerre publie, en 1892, un ouvrage intitulé *Nervosisme et Névroses* ; Pierre Janet fait paraître *Névroses et Idées fixes* en 1898 ; et le docteur Maurice de Fleury publie *Les Grands Symptômes neurasthéniques* en 1899. Le professeur Jean-Martin Charcot, qui s'est vu attribuer en 1884 le pavillon des agités à l'hôpital de La Salpêtrière à Paris, s'attache à différencier l'hystérie (névrose) de l'épilepsie (affection neuro-organique), procède à des présentations de malades pour ses élèves et les publie en deux volumes en 1890. À la faveur de la vulgarisation de la photographie, il constitue une « iconographie photographique » de l'hystérie. Il convie même des personnalités non médicales — du monde artistique et littéraire — à ses leçons, ce qui accroît la diffusion des mots « névrose », « neurasthénie » et « hystérie » au sein du grand public, mais favorise malencontreusement l'« hystérie de culture » chez ses patients qui se savent en représentation. Le professeur Dubois enseigne les névroses à la faculté de médecine de Berne et, en 1904, il intitulerait l'ouvrage récapitulant son enseignement des années précédentes *Les Psychonévroses et leur traitement moral*.

Un certain docteur J. Gérard publie, en 1889, un volume illustré intitulé *La Grande Névrose*¹³, vulgarisation à l'intention du grand public. Il y explique ce qu'est la névrose, décrit ses différentes formes déterminées par diverses causes (névrose par insuffisance, par entraînement, névrose professionnelle, du surmenage, de l'oisiveté, de l'ambition, névrose religieuse, névrose conjugale et névrose litté-

raire). Pour lui, alors que la « névrose essentielle » (déterminée par atavisme) est rare, on observe plus souvent des névroses causées par l'éducation, le milieu ambiant, le changement d'environnement (influence néfaste de la vie en ville), l'alcool, les abus sexuels et... la photographie.

Enfin, il n'est jusqu'au décor, au mobilier et aux objets qui sont qualifiés, eux aussi, de névrosés. Ce qui fera dire à Roger Bozetto : « D'où une impression d'étouffement, d'enfermement dans des appartements remplis de statues, de tapis orientaux, et qui servent de décor à des conversations et à des vices suprêmement raffinés ¹⁴. » Octave Mirbeau, dans son roman *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, fait dire à un cambrioleur qui vient de fracturer les meubles de sa victime : « Oh ! Ces meubles modernes... Comme ils ont l'âme fragile, n'est-ce pas ? Je crois bien qu'ils sont atteints, eux aussi, de la maladie du siècle, et qu'ils sont neurasthéniques, comme tout le monde... » En 1887, Edmond de Goncourt, pour décrire l'emblème du mouvement décadent, parlera d'une « rose névrosée » :

« C'en est fini des belles grosses roses bourgeoises, bien portantes. Aujourd'hui, l'horticulture cherche la rose alanguie, aux feuilles floches et tombantes, à l'enroulement lâche, au contournement mourant, une rose où il y a dans le dessin comme l'évanouissement d'une syncope, une rose névrosée, la rose décadente des vieux siècles. »